

LA PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE. — (Suite.)

LXXII

Peut-être est-elle morte ! murmura Jeanne.
— Peut-être, en effet, mais je saurai bien à quoi m'en tenir à ce sujet.

— Comment ?

— Un de mes amis, un avocat, qui jouit au palais d'une considération très grande, doit faire en sorte d'apprendre dans quelle prison Jeanne Fortier a été conduite. Si elle est vivante, j'irai la voir. Je veux entendre de sa bouche la déclaration qu'elle a faite jadis à la justice. Elle n'a plus de condamnation à craindre aujourd'hui, plus d'acquiescement à espérer. Elle ne mentira pas. Je lui promettai de faire tout au monde pour obtenir sa mise en liberté, et je tiendrai parole, car un pressentiment m'avertit que je retrouverai tôt ou tard l'assassin de mon père. Dieu est juste ! Un jour il arrive où le criminel sort sans le savoir de l'ombre protectrice où il se cachait, et se livre ! Ce jour viendra. Peut-être est-il proche.

Pour la seconde fois Jeanne fut au moment de se trahir. Ses lèvres s'agitèrent pour crier à Lucien :

— Celle que vous voulez chercher n'est pas morte. Elle est près de vous. C'est moi !

Mais un frisson passa sur sa chair et ses lèvres n'achevèrent point le cri commencé. Une indiscretion suffirait pour la faire arrêter, reconduire en prison, et alors il faudrait dire adieu à toute espérance, renoncer à voir jamais ses enfants. Donc le silence était nécessaire, même devant Lucien Labroue qui songeait à la réhabilitation de la condamnée. Cependant Jeanne, attachant ses regards sur le jeune homme, hasarda ces mots :

— Mais cette malheureuse femme avait des enfants, n'est-ce pas ?

— Oui, à ce que m'a dit ma tante.

— Que sont-ils devenus ?

— Je l'ignore.

La veuve de Pierre Fortier ne pouvait pas insister davantage. Elle baissa la tête et se tut. Lucien reprit, en changeant la nature de l'entretien et en s'adressant à sa fiancée :

— Ainsi, chère petite Lucie, vous êtes heureuse ?

— Oh ! oui, bien heureuse ! ma joie dépasse mon espérance.

— Seulement, ajouta Lucien, il va falloir nous voir moins souvent.

— Pourquoi donc ? demanda la jeune fille, prise d'un tremblement soudain.

— On va s'occuper provisoirement, dans l'hôtel même de monsieur Paul Harmant, d'installer un atelier de dessin, de former une administration et de recruter un personnel. Ma présence sera nécessaire du matin au soir, et M. Harmant, qui veut m'avoir toujours sous la main, désire que je me rapproche de la rue Murillo.

— Je le comprends, mon ami, fit Lucie d'un ton de résignation, votre présence en effet est indispensable. Ainsi, vous allez déménager ?

— Il le faut. Cela ne vous attriste pas ?

— Cela m'attriste un peu, mais il s'agit pour vous d'un devoir à remplir et je prends mon parti. Les premiers jours, l'isolement me semblera cruel ; mais vous trouverez bien, de temps à autre, quelques minutes pour venir ici, et vous me donnerez vos dimanches.

— Et Dieu sait avec quelle joie ! s'écria Lucien.

— Je vivrai donc par l'espérance jusqu'au jour où nous ne nous séparerons plus.

— Je hâterai ce jour de tout mon pouvoir, vous le savez bien.

— Oui, je le sais ; je n'en doute pas.

— Eh ! bien, chère adorée, je suis heureux de vous voir aussi raisonnable ! L'espoir nous soutiendra et les semaines passeront vite.

— Si vite qu'elles passent, murmura la jeune fille avec un soupir, je vais être bien seule ! Lorsque ma porte s'ouvrira, je saurai d'avance qu'elle va me laisser voir un visage indifférent.

Jeanne Fortier s'avança :

— Monsieur Lucien, demanda-t-elle, quand déménagez-vous ?

— Eh bien, maman Lison, dit le fils de Jules Labroue, déménagez ainsi que moi, et venez me remplacer ici. Je serai enchanté de vous savoir auprès de ma fiancée. Vous causerez ensemble de celui qui l'aime de toute son âme et ne vit que pour elle.

— C'est une bonne idée que vous avez là fit la jeune fille à son tour, au moins je ne me sentirai pas isolée dans la maison, et j'attendrai le dimanche avec plus de patience et moins d'ennui.

— Alors, appuya Lucien, l'affaire est entendue. Et sur ce, je vous déclare que la joie m'ayant creusé, j'ai une faim de loup ! Si ma petite Lucie était bien gentille, elle m'inviterait à dîner en compagnie de maman Lison.

Lucie frappa dans ses mains.

— Je ne demande qu'à être bien gentille ! s'écria-t-elle impétueusement, je vais mettre le couvert pendant que notre bonne amie ira aux provisions.

Jeanne pleurait de joie. Elle était heureuse. Etrange bonheur qui ne pouvait se manifester que par les larmes !

LXXIII

La veuve de Pierre Fortier courut chercher des provisions, et bientôt nos trois personnages furent assis autour de la table étroite où Lucie ne se doutait guère qu'elle faisait face à sa mère, où Lucien ne soupçonnait pas qu'il coudoyait la femme accusée du meurtre de son père ! Etrange caprice du hasard ! Le matin de ce même jour, le jeune homme avait déjeuné, rue Murillo, avec le véritable assassin ! Avons-nous besoin d'affirmer que le modeste repas du quai Bourbon se prolongea jusqu'à près de neuf heures du soir.

Dès le lendemain, ainsi que cela était convenu, Lucien prenait possession de son emploi chez Paul Harmant. En compagnie de Mary qui cherchait des prétextes pour se rapprocher de lui, il faisait transformer en atelier de dessin la grande pièce voisine de la bibliothèque, puis il se mettait en mesure de rassembler quelques dessinateurs dont il connaissait le mérite, et cherchait pour lui-même un logement dans le quartier Monceau. Il trouva trois petites pièces au quatrième étage d'une maison de la rue Miroménil, et deux jours après il en prit possession, tandis que de son côté Jeanne Fortier s'installait à côté de Lucie vers laquelle une instinctive adoration la poussait. Lucien, prodigieusement occupé, n'avait pas pu trouver un instant, depuis son départ

du quai Bourbon, pour aller faire une visite à sa fiancée. Celle-ci attendait le dimanche avec impatience, et, quand arriva ce dimanche tant désiré, ce fut un jour de complet bonheur pour les deux jeunes gens et pour Jeanne.

L'entrée du fils de Jules Labroue chez le millionnaire Paul Harmant avait mis un élément de distraction dans la monotonie habituelle de la vie de Mary. Du jour où Lucien devint l'hôte assidu de la rue Murillo, la santé de la jeune malade parut se rétablir. Ce changement soudain ne pouvait échapper aux regards vigilants de l'ex-contremaître. Il en conclut qu'il ne s'était point trompé en croyant découvrir dans le cœur de Mary un amour naissant pour le fils du mécanicien d'Alfortville ; il n'envisageait pas sans une certaine épouvante cet amour, ou plutôt ses conséquences possibles, et il attendait avec angoisse



Bientôt nos trois personnages furent assis autour de la table étroite. — (Voir page 101, col. 3.)

— Je dois me mettre dès demain en quête d'un logement.

— Alors le vôtre sera libre dans quelques jours ?

— Oui.

— Payez-vous cher de loyer ?

— Cent cinquante francs, et le terme, dont il reste plus des trois quarts à courir, est payé d'avance. C'est de l'argent perdu pour moi si la concierge ne trouve pas à louer immédiatement.

— M. Lucien, je voudrais prendre la suite de votre location.

— Vrai, maman Lison ! s'écria Lucie.

— Oui, ma chère mignonne demoiselle ; il me plaira de demeurer près de vous. Vous ne pouvez pas vous figurer comme je vous aime et comme j'aime M. Lucien. Ma grande joie sera de vous parler de lui tous les jours.